



**HAL**  
open science

# Anaphore-deixis en français : le point de vue de l'actualisation

Bruno Maurer

► **To cite this version:**

Bruno Maurer. Anaphore-deixis en français : le point de vue de l'actualisation. J.-M. Barberis, J.Bres, P. Siblot. De l'actualisation, Editions du CNRS, 1998. hal-04544484

**HAL Id: hal-04544484**

**<https://hal.science/hal-04544484v1>**

Submitted on 15 Apr 2024

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Bruno MAURER  
PRAXILING  
Université Montpellier III

## Anaphore-deixis en français : le point de vue de l'actualisation

Le propos du présent travail est de formuler, à partir des études praxématiques portant sur les mécanismes de production du sens, une hypothèse concernant le fonctionnement complémentaire de deux phénomènes linguistiques, l'anaphore et la deixis. Il sera fait appel pour cela à des concepts qui ont été élaborés par ce courant linguistique et à un concept central, celui d'*actualisation* qui, s'il trouve son origine chez C. Bally, fait l'objet d'une réflexion propre en praxématique, étant au cœur des processus de production du sens.

Avant d'en arriver à formuler une hypothèse, il faut cerner précisément ce que la tradition linguistique a mis sous ces deux concepts et rappeler quelles analyses en ont été faites jusqu'ici. Nous nous intéresserons plus particulièrement à l'actualisation du substantif, n'intégrant pas encore à ce niveau de la recherche les adverbes déictiques.

### 1. Diversité des fonctionnements linguistiques concernés par la problématique anaphore/deixis

Pour prendre la mesure des questions posées, le plus commode est sans doute de se référer aux exemples donnés par G. Kleiber (Kleiber, 1990) dans son travail pour les prépublications au Colloque sur la Deixis. Son article, manière de bilan des travaux sur la question, présente l'avantage de fournir un grand nombre d'exemples. Des fonctionnements linguistiques divers sont concernés : *l'actualisation du substantif* (*Ce chien cherche son maître (geste)*; *Paul a heurté une voiture. La voiture avait ralenti trop vite*); *la substitution pronominale*

avec emploi de *pronoms de non-personne* (Paul a enlevé son chapeau. *Il* avait trop chaud) ou de *pronoms démonstratifs* (Je veux *celle-ci* (geste); Paul a interrogé Berthe. *Celle-ci* ne savait rien); *l'emploi de personnels* (*J'aime le Riesling vendanges tardives*); *le relais d'un GN par un autre* (Paul a acheté une Toyota car *ces voitures* sont robustes).

En termes praxématiques le niveau parapraxémique, celui de l'attestation de la véracité du spectacle linguistique, est prioritairement concerné (actualisation et substitution du substantif, pronom personnel) mais également le praxémique, de découpage du réel en unités discrètes (relais d'un groupe nominal par un autre).

## 2. Rappel des théories existantes

Deux grands courants existent, apportant chacun une définition différente. Le premier courant, caractérisé sommairement par Kleiber comme *approche textuelle*, s'appuie sur la localisation du référent et propose les définitions suivantes :

- si le terme en reprend un autre figurant dans le texte (cotexte), on parle d'*anaphore* (terme considéré ici comme générique et englobant aussi bien les phénomènes de reprise -anaphore stricto sensu- que d'annonce -cataphore); on emploie parfois les termes génériques d'endophore ou de diaphore, moins ambigus qu'anaphore.

- s'il renvoie à un élément situationnel, on parle alors de *deixis*, l'idée de monstration indiquant un mouvement du langage vers le "réel" objectif; on parlera parfois d'exophore, par opposition à l'endophore définie plus haut.

Il s'agit là de la version la plus courante, la plus ancienne aussi, qualifiée souvent de "version standard".

*L'approche mémorielle* ne fait pas de la localisation du référent le critère de définition mais fait appel au fait que ce référent peut être présent ou absent à l'esprit des interactants au moment où l'un d'entre eux y réfère :

- si celui-ci est déjà présent dans l'horizon mental ("saillant"), le phénomène relève de la simple anaphore, conçue comme rappel ;

- si celui-ci doit être amené à l'esprit d'un des interactants, s'opère une deixis, mouvement nécessaire pour attirer l'attention.

Mais aucune de ces deux manières de concevoir le couple conceptuel n'est entièrement satisfaisante. On peut renvoyer pour toutes les critiques de fond à l'article de Kleiber déjà cité, qui fait une présentation synthétique des deux approches, avec discussion d'exemples nombreux, et qui conclut qu'aucune, que ce soit en termes de localisation ou d'accessibilité du référent, n'est satisfaisante. Chacune des deux théories pêche par exemple par manque d'unité dans les analyses des marqueurs ; une même forme linguistique (article, démonstratif) renvoie tantôt à l'anaphore tantôt à la deixis, ce qui gêne le travail de théorisation. Pour un énoncé tel "Quand *il* est entré, Paul enleva son chapeau", les analyses en termes mémoriels conduisent à ranger le pronom personnel de troisième personne dans les anaphoriques, renvoyant à un référent déjà présent dans la mémoire discursive. Or, cela n'est pas possible dans le cas de la cataphore, pour laquelle l'identification du référent est postérieure à l'usage du pronom. *Il* est alors rangé parmi les déictiques. De la même manière, il suffit que le référent d'un démonstratif soit à rechercher dans le contexte ou dans le co-texte pour amener à analyser cette forme tantôt comme déictique, tantôt comme anaphorique. Kleiber déplore le manque de traitement unitaire des formes par les deux théories, les mêmes marqueurs pouvant soit indiquer la continuité avec un référent déjà saillant, soit porter à la saillance. Il en conclut qu'aucune n'est entièrement satisfaisante et qu'elles doivent être dépassées.

### **3. Possibles apports de la praxématique à la théorie mémorielle**

Pourtant, une première approche praxématique pourrait proposer une solution au problème soulevé et, au lieu d'invalider l'approche mémorielle, la conforter pour ensuite la prolonger. Il nous semble en effet qu'il serait possible de retrouver une unité de traitement pour ce morphème *il*, à condition toutefois de se situer dans une conception moins restrictive de la notion de *mémoire*. Celle-ci ne doit pas être conçue strictement selon une orientation rétrospective mais également dans une dimension prospective. La mémoire, comme nous l'apprend l'informatique, n'est pas seulement un espace de stockage, elle permet

aussi de traiter l'information en anticipant sur ce qui est à venir. La mémoire permet l'anticipation.

La théorie praxématique prend en compte la matérialité du temps nécessaire à l'acte de parole et le divise en *à-dire*, *dire* et *dit*. Cela pourrait permettre de résoudre la contradiction soulevée par Kleiber à propos de l'exemple ci-dessus. *À-dire* et *dire* se chevauchant sans cesse en tant que temporalités simultanées et décalées, au moment où le cataphorique est actualisé, le référent est déjà saillant dans l'esprit du locuteur. Il s'agit là d'une manifestation de la projection de l'*à-dire* sur le *dire* : au moment où le pronom *il* passe en *dire*, le nom propre *Paul* est déjà programmé en *à-dire*, ce qui permet le fonctionnement anaphorique. Du point de vue du récepteur, le morphème *il* signale une identification ultérieure et place donc l'interactant en position d'attente, sa mémoire étant orientée prospectivement jusqu'à la formulation de cet élément d'identification. *Il* est donc, pour reprendre les termes de l'analyse mémorielle, un anaphorique<sup>1</sup>. Nous verrons par ailleurs que, d'un point de vue praxématique, la réalisation déictique aurait en outre permis à l'énonciateur de faire partager à son interlocuteur cette saillance en produisant un critère supplémentaire de réalité.

Il ressort de cette analyse que l'on ne peut s'en tenir, pour parler d'anaphore et de deixis, au seul texte réalisé, au *dit* : il faut aussi prendre en compte, en amont, l'*à-dire*, temps de programmation du *dire*. Cela amène à se placer du côté du sens en production et à fonder la réflexion sur d'autres bases théoriques. La théorie mémorielle a le grand mérite de partir de l'accessibilité du référent et de se situer ainsi dans un cadre prenant en compte les données interactionnelles de la communication ; toutefois, en dépit de cette avancée considérable du

---

<sup>1</sup> L'exemple que nous venons de commenter laisse entrevoir que la temporalité de l'*à-dire*, du *dire* et du *dit*, fonctionne aussi du côté du récepteur, co-constructeur du sens, par le biais de la mise en mémoire. En réception, le temps de l'*à-dire* est celui de la mémoire comme prévision, anticipation à partir du prélèvement d'indices dans le *dire*, temps de la successivité linéaire des énoncés. Ces indices, une fois confirmés par le *dire*, sont ensuite versés dans le temps du *dit*, qui est celui de la mise en mémoire de stockage : mais il n'a pas seulement une orientation rétrospective puisque c'est à partir de lui que fonctionne ensuite la mémoire comme prévision. Comme en production, les trois temporalités se chevauchent et se conditionnent mutuellement.

côté des processus interactifs de la production du sens, l'approche mémorielle limite peut-être la portée de ses analyses en ne prenant pas suffisamment en compte deux phénomènes.

Premièrement, il nous semble que, tout en l'introduisant, la théorie mémorielle ne prend pas assez en compte le cadre interactionnel. Ainsi, les corpus d'exemples discutés sont-ils le plus souvent constitués d'exemples *in abstracto*, constitués d'une seule phrase, au mieux de deux tours de parole, sans référence aucune aux conditions concrètes de l'interaction, à la personnalité des interactants, à leurs représentations. Le simple fait de partir d'un corpus reposant sur l'observation d'interactions réelles, analysées dans toute leur complexité, pourrait permettre en prolongeant les hypothèses mémorielles d'en modifier sensiblement les conclusions.

Ensuite, si la théorie mémorielle traite effectivement du statut du référent dans l'esprit des interactants, de ce vers quoi le signe renvoie dans la réalité, elle le fait sans poser comment ce dernier commence d'abord par passer de la langue au discours, la manière dont il entre en discours : c'est le problème de son *actualisation*. Or, on ne peut en linguistique aller directement au référent sans passer par la question de la référence, de cette inscription de la réalité dans un signe linguistique qui reste à problématiser. Pour être intéressante, la question de l'accessibilité du référent, saillant ou non dans l'esprit des interactants, est seconde par rapport au fait que ce qui se dit d'abord c'est que le référent visé peut être posé linguistiquement par la conscience comme doté d'une existence forte ou alors envisagé avec un degré moindre de réalité. Or, c'est dans cette opération d'actualisation, c'est du moins l'hypothèse que nous avancerons, que s'origine peut-être la différence entre anaphore et deixis.

Mais l'opération linguistique d'actualisation ne se fait pas *in abstracto* : on actualise toujours en discours, c'est-à-dire pour l'autre et par l'autre. Dès lors se trouve inscrite dans le processus de production d'actualisation la dimension interactive, qui en est constitutive.

On ne saurait donc faire l'économie d'une réflexion sur l'*actualisation*, sur le passage de la langue au discours par lequel se dit le rapport du *spectacle linguistique* au réel.

Que l'actualisation soit au cœur de l'acte déictique, il est facile de s'en convaincre.

Nombre de contributeurs au colloque sur la Deixis de juin 1990 ont tourné autour de ce concept sans toutefois le problématiser ou se l'approprier.

L'opération de deixis, de désignation d'un objet exophorique ou endophorique, a partie liée avec les opérations de détermination nominale, en d'autres termes avec les opérations d'actualisation. Désigner un objet, c'est-à-dire le repérer de manière précise, l'isoler, c'est toujours l'actualiser, selon la définition donnée ci-dessus. Mais du fait que dans nombre de langues, comme le français, l'opération de deixis se réalise par le même marqueur morphologique que l'actualisation du substantif, la situation est brouillée.

Sur le lien entre la deixis et les actualisateurs du nom, P. de Carvalho (de Carvalho, 1992) fait remarquer que le nom était plus déictique en latin ou en grec ancien, langues flexionnelles, que dans les langues romanes actuelles. Non seulement il désignait une entité, mais en même temps il en précisait le rang, la fonction actantielle dans l'énoncé. Dans les langues romanes actuelles, toute précision de cet ordre est impossible. Le nom seul ne peut désigner, il se contente de nommer, c'est-à-dire de référer de manière générale à un certain nombre de qualités que le consensus linguistique s'accorde à attacher au nom en question. Pour désigner un individu de la classe ainsi évoquée par le nom, il faut le secours d'un morphème d'actualisation, article, démonstratif ou possessif. En cela, poursuit de Carvalho, l'article est "le déictique par excellence". Actualisation nominale et deixis sont donc bien deux faces d'un même phénomène, même si la deixis concerne bien d'autres aspects que celui de l'actualisation nominale. Le démonstratif comme l'article sont tous deux des "auxiliaires de désignation instituant dans le présent délocuté une troisième personne qui reste à identifier par un syntagme nominal".

On peut d'ailleurs rappeler à ce propos que dans les langues romanes, l'article défini est, parmi les articles, celui qui peut marquer le plus grand degré de précision en désignant un individu précis (le chien de ma sœur). Or, il est historiquement issu d'un déictique latin (*illum*) par aphérèse (espagnol, italien, français).

A. Lemaréchal (Lemaréchal, 1992:109) tient lui aussi à différencier l'acte de nomination et celui de désignation. Le premier relève du consensus social, de la dimension institutionnelle du langage et implique la communauté des locuteurs d'une même langue en dehors de tout acte énonciatif, dans l'opération de découpage signifiant du réel. La désignation, elle, est un acte énonciatif qui consiste à pointer un objet particulier du réel, ce que nous appelons une opération d'actualisation. En cela, la deixis est "un passage obligé de la désignation", de l'actualisation. Dans le même article, au titre fort intéressant pour notre propos de "Deixis et accession des parties du discours à la substantivité et aux fonctions actanciennes", s'agissant des langues tagalog, palau (austro-néésiennes) et nahuatl (amérindienne uto-aztèque), Lemaréchal montre le lien indissociable existant entre la deixis et la substantivité puisqu'il fait remarquer que dans ces langues le nom ne peut accéder aux fonctions spécifiquement nominales (comme les fonctions actanciennes) que par le truchement d'un marqueur qui provient d'un ancien déictique (*ang* en tagalog, *a* en palau, *in* en nahuatl). De plus, parmi les rares nominaux à pouvoir se passer d'un tel marqueur figurent les démonstratifs.

L. Danon-Boileau (in questions à F. Corblin, Corblin, 1992:455) rejoint, depuis son propre point de vue, notre manière de concevoir la deixis. Il remarque que quand on produit "ce livre", on met en jeu "deux contenus de notion/propriété :

- une notion que l'occurrence que l'on construit partage avec d'autres de la même classe ou du même type ;
- une propriété différentielle qui permet de distinguer l'occurrence que l'on veut construire de toute autre du même type. Cette propriété est manifestée dans le hic et nunc. C'est elle qui porte la charge discriminante inhérente à la deixis."

On voit que sans le formuler ici, Danon-Boileau situe cette propriété différentielle dans la problématique de l'actualisation, puisque sa référence au hic et nunc est bel et bien un critère de réalité. D'autre part, Danon-Boileau pose, à travers l'expression "charge discriminante", que la deixis réalise une opération linguistique particulière qui isole l'occurrence.



H. Bonnard (Bonnard, 1972:1206) fait également le lien entre actualisation et deixis, arguant du fait que diriger le regard vers l'endroit où l'objet se trouve, c'est indiquer le lieu de résidence de cet objet, c'est le localiser. Kleiber (Kleiber, 1986:4) qui cite cette conception a raison de regretter que "la deixis se limite, dans un tel cadre, au "mode d'actualisation, c'est-à-dire d'ancrage du sens général des mots dans l'univers particulier perçu ou conçu" qui "des trois points d'ancrage possibles (moi, ici, maintenant) utilise le deuxième, aussi précis que le premier". Néanmoins, on peut peut-être en rendant à l'actualisation sa dimension interactive proposer des prolongements intéressants à l'hypothèse de Bonnard.

Ces jalons théoriques étant posés, nous pouvons formuler une première définition de la deixis et de l'anaphore prenant en compte l'actualisation.

#### 4. Une première hypothèse de fonctionnement linguistique du couple anaphore/deixis

Notre hypothèse est qu'anaphore et deixis correspondent à des étapes différentes du processus d'actualisation.

Dans l'*in fieri* de l'actualisation, au cours de la deuxième étape de l'actualisation<sup>2</sup>, on produit une image de moindre réalité. Les marqueurs linguistiques de cette opération d'actualisation sont les articles (définis et indéfinis) et les adjectifs indéfinis. Le spectacle ainsi construit n'a pas un degré de précision suffisant pour établir avec certitude l'identification de ce dont le sujet parle, le construire comme occupant une place précise dans la réalité. C'est à ce stade que va opérer l'anaphore, à travers les marqueurs en L- (*elle, il, le, la, les, là*), postulant une consensualité, c'est-à-dire un espace commun aux co-énonciateurs, espace de l'idem qui est celui de l'*in fieri* (Barberis, *ici-même*).

En *in esse*, au stade de la désignation d'un objet précis, au stade de l'actualisation qui, dans notre hypothèse, va être celui de la deixis vient s'ajouter l'expression du critère de réalité qui particularise, qui isole un ou plusieurs référents à l'intérieur d'une classe, qui identifie. Les marqueurs de cette opération linguistique d'actualisation pleine sont le

---

<sup>2</sup> Voir J. Bres, "Le concept d'actualisation : de Bally à la praxématique", *ici-même*.

démonstratif ou le possessif<sup>3</sup>. En substitution du substantif, les marqueurs sont les pronoms démonstratifs, et possessifs. La deixis se démarque de l'anaphore par une instruction supplémentaire donnée à l'interactant, celle d'obéir à l'ostension. Dans l'anaphore, l'instruction de monstration propre à la deixis est économisée pour des raisons interactives que nous verrons plus loin. Notre hypothèse prend donc sa place dans une conception de la production du sens comme ensemble d'instructions en vue de construire une interprétation.

La question à présent est de savoir comment s'obtient cette instruction supplémentaire d'ostension, différenciant la deixis de l'anaphore. Deux possibilités s'offrent au locuteur :

- la désignation d'un lieu ;

- la projection de la dimension personnelle sur la non-personne ; en effet, quand le sujet tient un discours sur les objets du monde, il peut choisir de les référencier par rapport à des personnes. Le degré maximum de réalité est apporté quand il y a projection de la personne qui parle, du *je*, de celui dont le fait même qu'il dise *je* prouve l'existence, sur la non-personne : le locuteur obtient alors le possessif de première personne. Le sujet peut aussi choisir de référencier l'objet par rapport à l'autre instance du discours, ce *tu* dont l'existence est garantie par celle du *je* : le locuteur obtient alors le possessif de deuxième personne. Référant un objet du monde à une personne non directement engagée dans l'interaction, il obtient le possessif de troisième personne. Mais cette troisième personne est celle qui apporte de la manière la moins certaine un critère de réalité. Selon les contextes, elle peut renvoyer à un sujet existant ou à un sujet tout à fait hypothétique, incomplètement actualisé : c'est le cas dans les proverbes du type "Qui veut noyer *son* chien l'accuse de la rage", "Qui veut voyager loin ménage *sa* monture". Le possessif de troisième personne est en position

---

<sup>3</sup> Notre réflexion intègre une équivalence relevée déjà par Lafont (1978:219) : "1. L'homme que j'ai devant moi ; 2. Cet homme que j'ai devant moi, où 1 est un simple allègement discursif, sans différence véritable de représentation". Mais s'il y a véritablement un allègement *discursif*, il reste à prendre en compte les raisons discursives de cet allègement et à examiner si véritablement il n'y aurait pas une "différence de représentation". Cela entraîne l'analyse du côté de l'interaction verbale.

de charnière, renvoyant aussi bien à une personne actualisée que virtuelle. De ce fait, certains de ses emplois, réellement personnels, seront à même d'assurer l'instruction d'ostension séparant anaphore et deixis ("j'ai rencontré Michel : *sa* maison est à vendre"), alors que d'autres en seront incapables (cf. les deux proverbes cités).

Nous allons essayer de montrer comment, à partir de cette définition enrichie du processus d'actualisation, on peut essayer de rendre compte des opérations linguistiques qui se réalisent sous les appellations d'anaphore et de deixis.

## 5. Actualisation et interaction

La problématique de l'actualisation, du passage de la langue au discours, ne saurait être traitée de manière satisfaisante sans référence aux conditions concrètes de communication au cours desquelles les opérations d'actualisation se réalisent. Cette exigence théorique oblige l'analyse à quitter les domaines de la linguistique phrastique pour prendre en compte les données de l'interaction verbale, au cours de laquelle et par laquelle les opérations d'actualisation se réalisent.

En effet, pour le formuler simplement, on n'actualise jamais dans un vide discursif, mais on le fait toujours pour l'autre, pour l'interactant. Aussi bien, actualisation et interaction sont indissociables et il faut en tenir compte au moment de proposer une hypothèse concernant le fonctionnement du couple anaphore/deixis.

(1) Deux personnes A et B arrivent à l'appartement de A. A a les clés et porte des paquets dans la main. B, qui n'est pas chez lui et ne connaît pas très bien A, suit. A ouvre la porte, B le suit et reste debout dans l'entrée. La porte est restée ouverte.

A s'adresse à B et accompagne sa parole d'un geste du menton en direction de la porte :

"Vous voulez fermer *la* porte s'il vous plait ?

Si nous reprenons notre première hypothèse concernant la définition de l'anaphore et de la deixis, A a théoriquement le choix entre plusieurs actualisateurs du substantif *porte* et entre des opérations d'actualisation différentes donc.

(a) "\*Vous voulez-vous fermer une porte s'il vous plait ?"

- (b) “Vous voulez fermer la porte s’il vous plaît ?
- (c) “Vous voulez fermer cette porte s’il vous plaît ?
- (d) “Vous voulez fermer ma porte s’il vous plaît ?

Si nous avons dit que le choix était théorique c’est parce que si les quatre énoncés sont recevables dans l’absolu, c’est-à-dire dans un vide discursif, la prise en compte des conditions de l’interaction interdit (a), et accorde à (b), (c) et (d) des valeurs discursives différentes.

(a) est impossible parce que dans la situation de communication la porte est unique, qu’elle reçoit du contexte un critère de réalité et d’unicité indiscutable, incompatible avec l’indéfini qui ouvre une classe de référents.

(b) est l’énoncé effectivement prononcé : l’interactant A a jugé la situation suffisamment explicite, présente à l’esprit de B, pour que suffise l’actualisation par le défini. Il y a là selon nous une anaphore, c’est-à-dire un renvoi simple au contexte là où les approches textuelle et mémorielle verraient une deixis, par renvoi au contexte pour la première et par mise en focus pour la deuxième.

(c) ajouterait au renvoi au contexte une opération, une instruction supplémentaire de monstration. Visiblement, A la juge inutile. Sa production, qui déictiserait, ajouterait un surplus de sens que nous analyserons plus loin en détail mais que l’on peut sommairement caractériser comme “cette porte que vous ne semblez pas voir”.

(d) opérerait également une monstration par l’apport du renseignement personnel et produirait aussi un surplus de sens renvoyant à tout un implicite assez complexe.

L’analyse de cet exemple montre d’une part la différence entre anaphore et deixis, opérant à des stades de l’actualisation différents. D’autre part, elle révèle que l’on ne peut réfléchir valablement à l’actualisation en dehors du cadre interactif, ici facilement repérable du fait de la situation de communication en face à face mais qui garde sa pertinence pour d’autres situations, notamment écrites comme nous le verrons plus loin.

Dans ce premier exemple, l’anaphore fonctionne par renvoi à un univers contextuel partagé par A et B, ou, pour être plus exact, que A suppose partagé par B.

Ainsi, nous franchissons une étape supplémentaire dans l'analyse ; quand on actualise, pour l'autre donc, le choix d'une actualisation en anaphore ou en deixis, de la présence ou non de l'instruction d'ostension, va dépendre des connaissances que l'on partage avec l'interactant, ou plus exactement, de la représentation que l'on a de ces connaissances partagées, de ce que l'on présuppose comme étant connaissances partagées.

La substitution du nom par un anaphorique est particulièrement fréquente dans la conversation et est alors parfois source de malentendus. En effet, les représentations des co-énonciateurs ne sont pas toujours dans un degré d'adéquation suffisant pour que l'énonciateur repère quel est le référent visé par l'énonciateur, référent tellement évident à l'esprit de ce dernier qu'il néglige de produire le critère déictique de réalité nécessaire à l'identification. C'est ce que montre l'exemple ci-dessous :

(2) Un jour, en passant sur la route de X à Y, Jacques dit à son fils M. que le berger dont ils avaient parlé avec son oncle Pépé deux jours auparavant habitait Z, un petit village auquel on accède à partir d'un embranchement. Le lendemain, en repassant devant ledit carrefour, M. pour qui la situation spatiale assure l'actualisation par topothèse, prononce un *le* qui renvoie en même temps au texte antérieur de la veille :

- Quand c'est qu'on ira le voir ?
- Qui ?
- Le berger / tu sais, celui de Pépé.

Dans une première étape, le petit garçon procède à une économie du praxème par l'emploi du pronom, tant il est sûr du consensus portant sur l'identification du référent : il construit la référence en anaphore.

Devant l'embarras de son père, qui ne sait de qui M. lui parle, le petit garçon opère le dégagement praxémique et emploie l'article défini dans sa fonction anaphorique postulant encore le consensus. Enfin, il passe en deixis et par une opération de détermination (celui de Pépé) actualise pleinement le berger, le distinguant des autres représentants de la classe des bergers. Dans ce dernier exemple, il n'y a plus simplement une instruction d'ostension par la forme démonstrative, mais également

une identification pleine par le complément déterminatif. En ce sens, le syntagme “celui de Pépé” n’apporte rien de plus qu’un éventuel “le berger de Pépé”, si ce n’est qu’il évite la répétition en évitant le praxème. Le “tu sais” du petit garçon est destiné à poser pour le père ce savoir comme partagé, à renvoyer aux deux situations de discours précédentes, celles de la veille et de trois jours avant.

Le dialogue qui suit, extrait de *Jacques le fataliste* de Diderot, est une illustration supplémentaire de ratage dans la communication du fait de l’emploi de l’anaphore. Au début du roman, Jacques soliloque sur la prédestination :

(3) JACQUES. Mon capitaine ajoutait que chaque balle avait son billet.  
LE MAITRE. Et il avait raison...

Après une courte pause, Jacques s’écria : Que le diable emporte *le* cabaretier et son cabaret !”

LE MAITRE. Pourquoi donner au diable son prochain ? Cela n’est pas chrétien.”

Jacques, perdu dans ses pensées, plongé dans sa mémoire, ne prend pas le temps de faire partager les méandres de ses représentations à son maître. En d’autres termes, il ne prend pas la peine de produire un critère d’identification nécessaire pour que l’autre comprenne de quel cabaretier il s’agit. Il reste en anaphore, par référence à son propre univers mémoriel, et ne passe pas en deixis, ce qui serait une manière de permettre à l’autre de commencer à partager ses représentations. C’est qu’en réalité, Jacques se parle à lui-même plus qu’il ne parle à son maître. Celui-ci manifeste son incompréhension par une question qui condamne l’attitude de Jacques en même temps qu’elle sollicite des éclaircissements sur l’identité de ce cabaretier.

Dans l’opération d’actualisation en anaphore ou en deixis, il y a donc de la part du locuteur anticipation de la réception, ce qui conditionne de manière interactive sa production.

Ainsi, le choix du niveau anaphorique d’actualisation reposera sur une présupposition de partage de connaissances sur le référent actualisé,

(8) Un homme en habit de soirée passe au milieu d'un marché de quartier. Visiblement, sa présence incongrue suscite l'étonnement de tous. A prend sa femme par le bras et lui dit :

Tu as vu ce type ?

- Ça va, je suis pas aveugle.

Dans ce cas, le destinataire du message se sent agressé par le fait que le destinataire ait pu penser que le référent, évident, pouvait ne pas être présent à son esprit.

Ainsi, l'anaphore repose sur une représentation de consensualité quant à l'univers partagé des interactants, alors que la deixis s'origine dans le fait que la désignation s'accomplit sous la seule responsabilité du locuteur "je", ce qui peut éventuellement laisser place à du dissensus dans l'interaction.

En analysant les facteurs permettant de s'en tenir à une anaphore, de postuler la consensualité, d'économiser une actualisation pleine avec instruction d'ostension, on trouve :

- (a) *le contexte*

(9) L'exemple suivant est tiré d'une scène de restaurant. Ayant consommé des profiteroles, recommandées au préalable par mon beau-père, je lui montre le plat du doigt et lui dis : "Fameuses, les profiteroles". La situation contextuelle, l'existence des profiteroles, est suffisamment claire, et soulignée par le geste du doigt, pour que je la considère comme suffisamment présente à l'esprit de mon beau-père et m'en tienne à une actualisation en anaphore. Or, à ce moment-là, ma belle sœur, qui n'avait pas levé les yeux de son assiette, reprend : "T'en avais jamais mangé ?" Moi : "Si, si, mais elles sont vraiment bonnes". D'où vient l'écart d'interprétation ? On peut dire que, réalisant déjà avec le geste une deixis indexicale très explicite pour mon interlocuteur direct, je ne juge pas nécessaire de produire linguistiquement un critère de réalité supplémentaire. Mais la réalisation en anaphore (*les*) laisse entendre à ma belle-sœur que mon jugement porte sur les profiteroles en général. L'ambiguïté vient d'autre part de ce que l'article défini peut recouvrir plusieurs valeurs d'emploi et être pris en spécificité (ce que je fais, avec deixis gestuelle complémentaire) ou en généralité (ce que

comprend ma belle-sœur). Le *ce*, assignant aux gâteaux une place dans le *hic et nunc*, n'aurait pas généré cette ambiguïté. Le référent, présent dans la situation contextuelle, n'était pas suffisamment saillant aux yeux de ma belle-sœur : c'est qu'elle n'était pas le destinataire premier de ce message.

(10) En réunion d'équipe de recherche à l'Université, divers points sont abordés concernant les actions à mener. Puis le directeur de l'équipe, qui mène la séance, dit : "Parlons de l'équipe à présent".

Le locuteur suppose le référent connu et présent à l'esprit de tous les interactants, puisque ceux-ci sont les membres de ladite équipe. Il postule le partage des connaissances sur la nature du référent.

On peut reprendre à partir de notre hypothèse de fonctionnement l'interprétation d'un exemple donné par Kleiber (Kleiber, 1983:102), comparant un énoncé en *le* et un énoncé en *ce*.

Si dans les deux cas, soit *le chien m'a mordu* et *ce chien m'a mordu*, il y a bien référence à un particulier, seul le sens de *ce chien* implique une telle désignation.

Si *le chien* et *ce chien* présupposent effectivement tous deux l'existence d'un référent, cette présupposition n'est pourtant pas du même ordre. La présupposition existentielle d'unicité véhiculée par l'article défini constitue le sens même de l'article défini. Son emploi référentiel, comme dans *le chien m'a mordu* n'est qu'une utilisation possible de ce sens présuppositionnel. Avec le démonstratif, c'est tout juste le contraire. La présupposition existentielle n'est qu'une conséquence de son sens de désignation. Comme le démonstratif a toujours un sens référentiel, son utilisation effective présuppose obligatoirement l'existence d'un objet à désigner.

Cette dernière phrase est un argument apporté à notre hypothèse liant actualisation et deixis. Mais, tout en abondant dans le sens de Kleiber quant à ses analyses sur la présupposition existentielle du référent, nous pouvons ajouter que la différence dans la présupposition se joue en même temps sur un autre plan, non plus en langue mais en interaction. Avec le défini, *le chien m'a mordu*, le référent est présupposé connu de l'autre interactant, alors qu'avec le démonstratif,



*ce chien m'a mordu*, il est posé comme nouveau et devant être connu de l'autre.

- (b) *le cotexte* (l'ensemble du dit, variable selon la représentation que chaque interactant se fait des connaissances partagées par l'autre)

(2) Quand c'est qu'on ira le voir ?

- Qui ?

- Le berger / tu sais, celui de Pépé.

Le choix d'une substitution par l'anaphorique *le* suppose un renvoi à la situation de discours de la veille, pendant laquelle le projet d'aller rendre visite au berger a été conçu. L'enfant pense que son père a toujours présent à l'esprit le berger en question et se contente dans un premier temps d'un niveau anaphorique. Voyant que sa représentation de partage des connaissances sur le référent est erronée, il passe à une deixis (celui de Pépé) et renvoie par le "tu sais" à la situation discursive de la veille.

(11) Derrière le nom de Lancia se perpétue une grande tradition, née dès l'origine de la marque et associée depuis les années 50 au mot Granturismo. Créé par Lancia, *le* terme traduit à lui seul toute l'exclusivité des modèles du constructeur italien.

(*Il Granturismo*, n° 3, mars 1995, p. 3)

L'actualisation par l'anaphorique renvoie ici à un cotexte considéré comme suffisamment proche pour rendre superflue une indication supplémentaire de monstration.

- (c) *les savoirs encyclopédiques ou conventionnels*

(12) Une mère à sa fille, à table, le soir :

Alors, qu'est-ce que tu as fait cet après-midi ?

- Rien. Avec les copines, on est allé se promener dans *les* rues.

L'anaphore renvoie à la représentation conventionnelle de la ville, composée de rues, supposée à juste titre connue de la mère et ne nécessitant donc pas d'apport supplémentaire de critère de réalité, du moins en l'absence de question supplémentaire. D'un point de vue

cognitif, l'anaphore est souvent un renvoi à des savoirs supposés stables à l'intérieur d'une même communauté culturelle et repose sur des mécanismes d'inférence. Remarquons également au passage que "les copines" fonctionne aussi en économie de désignation explicite de type déictique (par rapport à "mes copines", possible également).

Mais, comme on l'a vu déjà dans les exemples précédents, contexte et cotexte sont soumis à négociation lors de l'interaction :

- certains éléments contextuels vont être sentis comme nécessitant une actualisation pleine (non visibles, non remarquables, dignes d'intérêt particulier pour celui qui parle ou parce que celui qui parle pense que cela est tel pour l'autre). Ce que l'on sait de l'autre, ce qu'on lui prête, ce qu'on imagine, ses attitudes et réponses possibles font partie du contexte.

- les limites du cotexte sont elles aussi extrêmement variables, dépendant du bon vouloir des interactants (on peut choisir de ne pas avoir présent à l'esprit tel ou tel élément du dit), dépendant aussi des représentations que l'on a des capacités de l'autre à maintenir en cotexte des éléments antérieurs.

## 6. Compléments à la première hypothèse

Déictiser ou anaphoriser, lors de l'opération d'actualisation, c'est produire des effets de sens différents : des niveaux d'actualisation différents sont atteints, et les processus interactifs de référence qui aboutissent au choix du mode d'actualisation sont différents :

- en anaphore, ce qui est actualisé est construit comme un objet co-énoncé ;

- en deixis, le locuteur assume seul l'actualisation.

Les opérations déictique ou anaphorique sont donc moins déterminées par des éléments objectifs concernant le référent (présence, absence, connu, inconnu, dans le cotexte ou dans le contexte) que par ce que veut en faire l'interactant, du supposé partagé ou du présenté comme nouveau. Cette manière de concevoir anaphore et deixis, on le voit, emprunte à la théorie mémorielle plus qu'aux approches textuelles. Toutefois, si la localisation du référent n'est plus le critère discriminant en premier lieu, sa prise en compte peut continuer à être utile pour

déterminer en fonction de quoi (cotexte ou contexte), le locuteur suppose le référent partagé ou nouveau.

### Conclusion

En guise de conclusion provisoire, nous resituerons les hypothèses que nous avons formulées par rapport aux études linguistiques sur l'anaphore et la deixis aussi bien que par rapport au travail de construction d'une réflexion praxématique.

Par rapport à la réflexion de linguistique générale, nous pensons que notre manière de concevoir le problème, reconnaissant l'actualisation comme étant à l'origine des activités anaphorique et déictique, constitue un apport à l'approche mémorielle. Nous tentons de mener l'analyse de la deixis et de l'anaphore dans un cadre interactif et de produire des analyses unitaires des différents marqueurs morphologiques en opérateurs d'anaphore et opérateurs de deixis.

Par rapport à la construction de la linguistique praxématique, la conception que nous exposons témoigne d'une définition élargie du phénomène anaphorique et de l'abandon de la référence implicite de la praxématique au cadre conceptuel de la théorie textuelle, référence qui prévalait jusque là. Notre hypothèse de travail repose sur une conception résolument matérialiste de la deixis et de l'anaphore comme faisant signe vers le réel, dans le cadre de la réflexion sur l'actualisation.

Il n'en demeure pas moins qu'à ce stade de la recherche notre hypothèse n'intègre pas encore certains faits linguistiques, qui devront faire ultérieurement l'objet d'une réflexion spécifique.

Si notre hypothèse selon laquelle le locuteur a souvent le choix entre les processus d'actualisation déictique et anaphorique est fondée, elle rencontre ses limites dans le fait que dans quelques contextes l'article défini et le démonstratif ne sont pas permutablement librement (Reichler-Beguelin, 1988) : leur utilisation ressortit à des valeurs particulières, définies en langue (comme la généricité de l'article), et ne saurait être expliquée seulement par une intention communicative. Dans le même ordre d'idées, les problèmes que pose l'anaphore associative n'ont pas encore été pris en compte.

## BIBLIOGRAPHIE

- ALTHUSSER L. 1994, *Sur la philosophie*, Paris, Gallimard.
- BARBÉRIS J.-M. 1992, " Un emploi déictique propre à l'oral : le là de clôture ", MOREL M.-A. et DANON-BOILEAU L. (Eds.), 567-578.
- BERTHOUD A.-C. 1992, " Deixis, thématization et détermination ", MOREL M.-A. et DANON-BOILEAU L. (Eds.), 527-542.
- BONNARD H. 1972, " Deixis ", *Grand Larousse de la langue française*, Larousse, Paris, 1972.
- CARVALHO P. de 1992, " Deixis et Grammaire ", MOREL M.-A. et DANON-BOILEAU L. (Eds.), 95-104.
- CORBLIN F. 1992, " Démonstratif et nomination ", MOREL M.-A. et DANON-BOILEAU L. (Eds.), 387-400.
- CORTÈS C. et SZABO H. 1992, " Anaphore ou deixis ? Deixis ou détermination ? Étude des oppositions entre les morphèmes allemands : " es ", " dies ", " das " ", MOREL M.-A. et DANON-BOILEAU L. (Eds.), 551-566.
- KIRTCHUK P. 1994, *Deixis, anaphore, accords, classification. Morphogénèse et fonctionnement*, Travail présenté pour l'obtention du titre de Docteur en linguistique à l'université de Paris IV - Sorbonne.
- KLEIBER G. 1983, " Les démonstratifs (dé)montrent-ils ? Sur le sens référentiel de adjectifs et pronoms démonstratifs ", *Le français moderne*, LI, n°2. pp 99-117.
- KLEIBER, G. 1990, " Article défini et démonstratif : approche sémantique versus approche cognitive ", *L'anaphore et ses domaines* . Recherches linguistiques XIV. Faculté des Lettres de Metz. Klincksieck, pp 199-227.
- KLEIBER, G. " Déictiques, embrayeurs, etc., comment les définir ? " *L'information grammaticale*, n° 30, 3-22.
- KLEIBER G. 1990, " Anaphore-deixis : où en sommes-nous ? " *Prépublications au Colloque de la Sorbonne*, 8-9 juin 1990, 537-572.
- LAFONT R. 1967, *La phrase occitane*, Paris, PUF.
- LAFONT R. 1978, *Le travail et la langue*, Paris, Flammarion.
- LAFONT R. 1991, *Le dire et le faire*, Montpellier, Langue et Praxis.